

AU PAYS DES CENTAURES

Il est des régions en Grèce qui ne ressemblent en rien aux cartes postales «en bleu et blanc» que tout le monde a en tête. Ainsi du Pélion, où je me suis aventurée pour la première fois à vingt ans passés, tant sa situation géographique me paraissait éloignée de mon Magne d'attachement. Un long voyage, de fait, – mais bien plus luxueux dans sa seconde partie, tant les bus qui mènent au Pélion sont modernes – me mena alors du Péloponnèse au golfe de Trikéri dont je suis tombée amoureuse dès que j'ai foulé son sol. C'était l'automne, comme aujourd'hui, et une divine surprise m'attendait dans cet îlot de Thessalie où la saison déployait ses plus belles couleurs. La nature luxuriante, cours d'eau et fleuves irriguant d'innombrables essences d'arbres, murmurait un air de fête régénérateur, sans une once de mélancolie.

Toute entière tournée sur le golfe Pagasétique où il fait bon naviguer, la région déroule des paysages variés et d'égale beauté. Pôle d'attraction et d'activité central, la ville de Volos, 3^e port de frêt au niveau national, et qui a développé tout au long du XIX^e siècle une importante activité industrielle. L'université de Thessalie, située à Volos, excelle dans de nombreux domaines scientifiques et assure à la ville une jeunesse et un dynamisme qui, associés au caractère provincial de son urbanisation, confèrent à la préfecture de Magnésie un charme fou. Plus haut, en remontant la montagne, le voyageur curieux pénètre dans ces villages auxquels le peintre Giorgio de Chirico et son frère Alberto Savinio (tous deux élevés à Volos) ont dit leur attachement. Portaria, Makrynitza, des villages nimbés de fraîcheur l'été – la différence avec le bord de mer est véritablement spectaculaire – et chaleureux l'hiver, lorsque l'on partage un tsipouro autour d'un feu de cheminée dans une des magnifiques

maisons traditionnelles qui les constituent. Les amateurs de mer et de voile, quant à eux, peuvent suivre la côte et ses innombrables villages jusqu'au fameux Trikéri qui surplombe l'entrée du golfe.

Pour ouvrir ce Dossier, le journaliste Kostas Liapis offre un tour d'horizon de l'histoire régionale, du mythique centaure Chiron qui éduquait princes et héros, jusqu'à l'avènement de l'État moderne, qui doit beaucoup au Pélion. Dès le XVIII^e siècle, en effet, de nombreux intellectuels issus de la région, participèrent à la diffusion des idées des Lumières qui aboutiraient à l'Indépendance de 1821'.

C'est au XX^e siècle que la région a connu son essor touristique et le géographe Michel Sivignon s'est interrogé sur les raisons de l'attraction non démentie que le Pélion exerce depuis les premières explorations d'un Autrichien à la vie romanesque, sorte de mythe local, un certain Alfonso.

Puis, sur les traces de ces étrangers qui ont adopté le Pélion, nous suivrons un Français, Jean-Pierre Gaillard, qui vit depuis longtemps dans le village de Métochi. À travers ses chroniques réalistes, on pourra découvrir quelques fragments des trente dernières années.

Pour clôturer le Dossier, on opérera un retour sur l'histoire récente, plus particulièrement sur l'île de Trikéri pendant les années d'après-guerre. À cette époque, le lieu servit de camp de déportation des prisonnières politiques de la Guerre civile. À travers le témoignage de l'une de ces femmes, on découvrira un éclairage singulier sur les conditions de cette vie carcérale.

Par ailleurs, pour le Face à face, nous sommes très heureux de partager une trouvaille de littérature autobiographique. L'auteur, Yannis Patinaris, rejeton d'une famille d'industriels du tabac, vit, au bord du golfe Pagasétique, une semi-retraite de marin, après une vie aventureuse. Skipper hors pair, sculpteur écolo avant l'heure (il a semé de délicieuses créations de bois et de métal dans divers jardins), il fut, à chacune de nos visites, un guide dévoué. Nous avons découvert avec enthousiasme qu'il a couché sur le papier les récits truculents de son enfance « péliote » dans

* Voir l'ouvrage *Rhigas Vélestinlis, 1757-1798. Intellectuel et combattant de la liberté*, Collectif, Paris, éditions Desmos/Unesco, 2002.

les années 1950. L'extrait que nous vous en proposons fait revivre une figure d'amazone érotique à la Lollobrigida qui vaut le détour... En contrepoint, une nouvelle du grand romancier M. Karagatsis qui a peint la société provinciale de l'entre-deux-guerres.

Enfin, en Grèce revisitée, le parcours de notre collaboratrice Levanda Strouthou qui, comme pour le numéro consacré au Pirée, nous fait profiter de ses lumières d'archéologue pour une évocation du légendaire train à vapeur du Pélion.

Clio Mavroeidakos

NOTE SUR L'ICONOGRAPHIE

Les photographies qui illustrent ce numéro sont l'œuvre de Takis Tloupas (né en 1920), grand photographe grec. Les éditions Kapon ont publié en 2005, en collaboration avec le Musée Bénéaki, un album exhaustif intitulé *La Grèce de Takis Tloupas* (Antonis KARKAYANNIS, Yorgos CHOURMOUZIADIS, *I Ellada tou Taki Tloupa*).



ΤΟ ΝΕΡΟ ΤΗΣ ΒΡΟΧΗΣ

Μ. Καραγάτσης

Η ΚΥΡΙΑ ANNA ΓΙΑΝΝΟΠΟΥΛΟΥ, όπως κάθε πρωί, ετύλιξε με στοργή τον άντρα της στο βαρύ παλτό του και με δυσπιστία εξέτασε ακόμα μια φορά αν φορούσε το πουλόβερ του. Ύστερα τον φίλησε ερωτικά στο στόμα και τον ξεπροβόδισε ως την εξώπορτα του κήπου.

«Σταύρο», του είπε, «ο καιρός γύρισε στο βοριά. Μη βγάζεις το παλτό σου στο μαγαζί. Σου είπα χίλιες φορές να βάλεις μια πόρτα. Δεν μπορείς να περνάς πάντα το χειμώνα έτσι, στο ύπαιθρο».

Ο άντρας της την κοίταξε με μάτι κατσούφικο και κακό. Στο πρόσωπό του ζωγραφίστηκε μια αδιόρατη αηδία, ένα μίσος κρυφό.

«Είναι αδύνατον ν' αλλάξω το μαγαζί μου. Δεν μπορεί να μπει πόρτα. Τα βαρέλια με τα παστά και τα τουρσιά πρέπει να είναι έξω στο πεζοδρόμιο. Δεν γίνεται να χωρίσω το κατάστημά μου στα δυο».

Η Άννα έσκυψε το κεφάλι μ'έγκαρτέρηση στη σκέψη του άντρα κι αφέντη της.

«Για το καλό σου το λέω», είπε δειλά. «Για να μην κρυώνεις ...»

Ο Σταύρος σήκωσε τους ώμους.

«Δεν κρυώνω! Είμαι συνηθισμένος! Από μικρό παιδί όλους τους χειμώνες έτσι τους πέρασα. Αντίο».

Η γυναίκα στάθηκε μια στιγμή στην εξώπορτα, κοιτώντας τη σιλουέτα του ανδρός της, που μάκραινε στο συννεφιασμένο μισόφωτο του πρωινού. Από τη Βαράσοβα κατέβαινε ένας ψυχρός βοριάς, προάγγελος χιονιού, που σφύριζε άχαρα στα ξερά κλαδιά των δέντρων. Στο δάσος, πέρα από τις στέγες της παγωμένης πόλης, η θάλασσα απλωνόταν σκοτεινόχρωμη και ταραγμένη, ως τον ακαθόριστον ορίζοντα της δύσης.

M. Karagatsis (1908-1960), grand romancier réaliste, a consacré son œuvre à une peinture grinçante des petits-bourgeois d'une Grèce loin des clichés paysans. Cette nouvelle a été traduite par Serge Belletti, professeur à Athènes pendant vingt ans, qui s'est passionné pour la culture et la langue grecques.

DES GOUTTES DE PLUIE

M. Karagatsis*

Comme chaque matin, Madame Anna Yannopoulou enveloppa affectueusement son mari dans son lourd manteau et, avec suspicion, vérifia une fois encore qu'il portait bien en dessous son chandail. Puis, elle déposa sur ses lèvres un tendre baiser et l'accompagna jusqu'à la grille du jardin.

– Stavros, lui dit-elle, le vent a tourné au nord. Garde ton manteau même dans la boutique. Mille fois, je t'ai répété de faire installer une porte. Tu ne peux pas passer tout l'hiver dans ce froid glacial qui entre du dehors.

Son mari la regarda d'un air mauvais et renfrogné. Sur son visage s'était dessiné un imperceptible dégoût, une haine secrète.

– Je ne peux rien changer à ma boutique, surtout pas y mettre une porte : les barils pleins de salaisons et de pickles doivent rester sur le trottoir. Et il n'est pas question de couper le magasin en deux.

Soumise à son mari et maître, Anna se rangea à son opinion.

– C'est pour ton bien que je le dis, fit-elle timidement, pour que tu ne prennes pas froid...

Stavros eut un haussement d'épaules.

– Mais non, je ne prendrai pas froid ! J'ai l'habitude ! Depuis tout petit, j'y ai passé tant d'hivers dans cette boutique. Bon, j'y vais.

La femme resta un moment devant la grille à regarder la silhouette de son mari s'éloigner dans la lueur brumeuse du matin. Du Mont Varassova descendait un vent du nord glacial, augure de neige, qui sifflait lugubrement dans les branches mortes des arbres. Au-delà des toits de la ville pétrifiée et de la forêt, s'étendait la mer sombre et agitée jusqu'à l'horizon indéfini du ponant.

* Paru dans M. Karagatsis, *Ιστορίες Αμαρτίας και Αγιοσύνης*, Athènes, rééd. 2003, Estia.

Η Άννα έκλεισε την πόρτα και γύρισε στο σπίτι, κρύβοντας τα ξυλιασμένα δάχτυλα κάτω απ' τις μασχάλες. Οι στραβοπατημένες παντόφλες της σερόντανε βαριά στο χαλίκι του μικρού κήπου κι ο αέρας ανέμιζε στο μέτωπό της ένα τσουλούφι των αχτένιστων μαλλιών της.

Στην τραπεζαρία η υπηρέτρια, σκυμμένη μπρος στη σόμπα, φυσούσε μ' απελπισία τα υγρά ξύλα, που δεν ήθελαν ν' ανάψουν. Η κάμαρα ήταν σκοτεινή και πληχτική, επιπλωμένη χωρίς γούστο, βαλμένη με κρύα κι απελπιστική συμμετρία. Απ' το παράθυρο φαινόταν μια γωνιά του καχεκτικού κήπου, άδρωση και σταχτιά, με μοναδικό στολίδι ένα ξεραμένο πεύκο, που παράδεχνε στον άνεμο.

Η Άννα κάθισε στο τραπέζι, όπου την περίμενε ο πρωινός καφές. Τα μάτια της, βαριά ακόμη από τον ύπνο, κοιτούσαν μπροστά της χωρίς ζωή κι έκφραση.

Όλο το κορμί της φαινόταν κουρασμένο από σαράντα χρόνια μικροαστικής ζωής. Καθώς σηκώθηκε απ' το κρεβάτι, είχε ρίξει απάνω της μια βαμβακερή ρόμπα, ροζ ξεβαμμένη, που ανοίγοντας στο στήθος, άφηνε να φαίνεται ένα πουκάμισο τσαλακωμένο. Οι πρόστυχες κάλτσες έπεφταν στις γάμπες της ζαρωμένες.

Ήπιε τον καφέ με μικρές γουλιές, αποχαυνωμένη απ' τη μακριά, χειμωνιάτικη νύχτα. Δε συλλογιζόταν τίποτα. Ίσως το μυαλό της να 'κανε την καθημερινή μηχανική του εργασία. Τι θα μαγειρέψει, πότε θα σφουγγαρίσει, αν πρέπει τη Δευτέρα να βάλει μπουγάδα. Όλες εκείνες οι σκέψεις, που τριγυρνούν μοναδικές και κυρίαρχες στο μυαλό μιας μισόκοπης νοικοκυράς, που δεν έχει για τίποτα άλλο να νοιαστεί στον κόσμο αυτό.

Σηκώθηκε με βαριεστημάρα και μπήκε στην κρεβατοκάμαρα. Σε μια καρέκλα ήταν ακουμπισμένο ένα κοστούμι του άντρα της, που το άφησε για σιδέρωμα. Ανόητα, μη ξέροντας τι να κάνει, επήρε το τσαλακωμένο σακάκι κι άρχισε να το τινάζει. Τα πέτα του ήσαν γεμάτα λίγδα και μια μυρουδιά μπακάλικου ξεχυνόταν απ' το ρούχο. Προτού το δώσει στην υπηρεσία για σιδέρωμα, έψαξε τις τσέπες μη τυχόν κι ο άντρας της είχε ξεχάσει τίποτε. Κι εκεί, στην αριστερή τσέπη, βρήκε ένα χαρτί, ένα γράμμα.

Χωρίς περιέργεια, από άβουλη ανία, πλησίασε στο φως του παραθύρου και το διάβασε. Ήταν γραμμένο με ψιλιά, ακανόνιστα γράμματα κι έλεγε:

«Σταύρο μου,

»Χθες όλη τη μέρα δεν μπόρεσα να σου μιλήσω. Οι πελάτες δεν έλειψαν ούτε στιγμή από το μαγαζί και οι υπάλληλοι με κοιτούσαν με μάτια περίεργα. Φοβάμαι πως κάτι έχουν καταλάβει.

»Δεν μπορώ πια! Σ' αγαπώ όσο μ' αγαπάς. Σ' αγαπώ περισσότερο από κάθε τι στον κόσμο. Να είσαι όλη τη μέρα κοντά μου, να σ' έχω δίπλα μου και να μη μπορώ να σε κοιτάξω όσο θέλω, να μη μπορώ να σου μιλήσω ...

Après avoir refermé la porte, Anna revint vers la maison en réchauffant ses doigts gelés sous ses aisselles. Elle traînait d'un pas lourd ses pantoufles mal enfilées sur le gravier du jardinet tandis que le vent soulevait sur son front une mèche de ses cheveux en bataille.

Dans la salle à manger, la bonne, penchée sur le poêle, soufflait désespérément sur les bouts de bois humides qui obstinément refusaient de prendre feu. La pièce obscure et terne était meublée sans goût et rangée selon les préceptes d'une géométrie froide et désolante. De la fenêtre, on apercevait un coin du rachitique jardin où se trouvait un pin courbé par le vent, unique ornement de ce tableau de terre aride et gris cendré.

Anna s'assit à la table où l'attendait le café du matin. Elle regardait droit devant elle, les yeux encore lourds de sommeil, privés d'éclat et inexpressifs.

Quarante ans de vie petite bourgeoise semblaient avoir eu raison de son corps. Au lever, elle avait vite enfilé un peignoir en coton, d'un rose fané, dont l'échancrure laissait apparaître une chemise de nuit fripée. Sur ses jambes tombaient de vulgaires bas tout plissés.

Elle but son café à petites gorgées, encore engourdie par la longue nuit d'hiver. Elle ne pensait à rien mais sans doute son esprit accomplissait-il machinalement son travail quotidien. Ce qu'elle ferait à manger, quand elle entamerait son ménage, si elle mettrait une lessive en route lundi. Enfin, toutes ces pensées qui s'agitent et imposent leur loi unique dans le cerveau de toute maîtresse de maison d'âge mûr, sans autre but en ce monde.

Elle se dressa avec lassitude avant d'entrer dans la chambre à coucher. Sur une chaise était posé un costume de son mari qu'elle avait laissé là pour le repassage. Sans réfléchir, simplement parce qu'elle n'avait rien à faire, elle prit la veste froissée pour la secouer. Les revers étaient tachés de graisse et une odeur tenace d'épicerie imprégnait tout le tissu. Avant de la donner à la bonne pour qu'elle la repasse, elle fouilla les poches au cas où son mari y aurait oublié des affaires à lui. C'est alors que dans la poche gauche elle trouva une feuille de papier, une lettre.

Par pur ennui et non par curiosité, elle l'approcha de la clarté de la fenêtre pour la lire. D'une écriture allongée et irrégulière, la lettre disait :

« Mon Stavros chéri,

« Hier, je n'ai pas pu te dire un mot de toute la journée. La boutique n'a pas désempilé un seul instant et les autres employés n'ont pas cessé de me lancer des regards bizarres. Je crains qu'ils ne se doutent de quelque chose.

« Je n'en peux plus ! Je t'aime et toi aussi, tu m'aimes. Je t'aime plus que tout au monde. Te savoir à tout moment près de moi, t'avoir à mes côtés et ne pas pouvoir te regarder à ma guise, ne pas pouvoir te parler...